

Dis, Papy, raconte ...

Dis, Papy, comment c'était l'école, quand tu étais petit ?

Quand j'étais tout petit, ou quand j'avais ton âge ?

Oui, quand tu avais huit ou neuf ans ?

D'accord, je vais te le raconter et en même temps te l'écrire pour que tu puisses le lire plus tard.

...C'était la guerre, mais nous enfants, à part les restrictions, nous ne nous en rendions pas trop compte. Nous nous étions habitués au pain noir et aux galoches.

Papy, pourquoi le pain il était noir ?

Parce que les allemands qui occupaient la France, prenaient la farine de blé pour eux et ne nous laissaient que la farine de seigle, de sarrasin ou de maïs. Ils ne nous prenaient d'ailleurs pas que la farine, ils se livraient à un pillage systématique de toutes nos ressources, alimentaires et industrielles, leurs troupes vivant aux frais de l'Etat Français.

Et les galoches, qu'est-ce que c'était ?

Ah ! Les galoches !...C'était des chaussures montantes en carton bouilli montées sur une épaisse semelle en bois, qui se fendait parfois au bout de quelques jours alors que nous devions attendre un an pour pouvoir en obtenir une nouvelle paire !

...Nous étions en septembre 1942, j'avais huit ans et c'était la rentrée scolaire à l'Ecole Communale de Saint Jean du Var, place Voltaire, à Toulon.

Pour moi, c'était un grand jour. Mes parents m'avaient fait cadeau d'un nouveau cartable. Oh ! Bien sûr, il n'était pas neuf ayant déjà servi à ma grande sœur, mais cela n'avait pas

d'importance et le petit garçon que j'étais en était très fier. Il avait passé toute la nuit à côté de moi sur mon lit. De temps en temps je le touchais pour m'assurer de sa présence et dans mon impatience de m'en servir, je m'étais réveillé bien avant l'heure habituelle...

Debout, devant la porte de notre classe, notre nouveau maître tapotait la paume de sa main gauche de sa règle en ébène :

« Mettez-vous en rangs par deux et entrez en silence ! »

Après plus de deux mois de vacances scolaires, nous redevenions de petits écoliers sous le regard bienveillant du portrait du Chef de l'Etat, le Maréchal Philippe Pétain, qui trônait dans toutes les classes de l'Hexagone au dessus du bureau de l'instituteur.

Dès les premiers jours de cette rentrée, nous avions appris, pour pouvoir l'entonner tous les matins, debout, l'hymne à la gloire du maréchal, notre instituteur scandant la mesure de sa règle, en nous accompagnant tel un chef d'orchestre :

Maréchal, nous voilà !

Devant toi, le sauveur de la France,

Nous jurons, nous tes gars,

De servir, et de suivre tes pas.

Maréchal ! Nous voilà !

Tu nous as redonné l'espérance,

La Patrie renaîtra !

Maréchal ! Maréchal ! Nous voilà !

Nous étions des centaines de milliers de petits écoliers, endoctrinés à notre insu, chantant cet hymne comme nous aurions entonné la Marseillaise.

C'est dans une ambiance de sarraus fraîchement repassés, que nous reprenions nos places à ces pupitres en bois massif sur lesquels certains avaient réussi, en catimini, à graver leur prénom ou leurs initiales et c'est avec plaisir que nous retrouvions ces encriers ronds en porcelaine blanche remplis à ras bord de cette encre violette, dans laquelle nous allions plonger nos plumes sergent-major et apprendre à faire des pleins et des déliés sur nos cahiers du jour recouverts de papier bleu roi.

Papy, qu'est-ce que c'était des sarraus ?

C'était des tabliers noirs, que tous les élèves portaient pardessus leurs vêtements et qui étaient surtout destinés à les protéger des tâches d'encre violette qui ne s'enlevaient pas facilement. C'était aussi une façon pour que tout le monde soit vêtu d'une manière uniforme, ainsi on ne pouvait pas différencier ceux qui portaient de beaux vêtements de ceux de familles plus modestes.

Et les pleins et les déliés, c'est quoi ?

C'est une forme d'écriture dans laquelle les pleins sont représentés par les traits les plus gros et les déliés par les traits plus fins, mais qui ne peut se faire qu'avec une plume, c'est pourquoi aujourd'hui on ne l'utilise pratiquement plus. J'ai conservé des plumes et tout à l'heure je te montrerai comment nous écrivions.

Papy, c'était pas plus facile d'écrire avec des stylos à bille ?

Oh, si ! Certainement ! Le problème c'est qu'ils n'existaient pas encore et ne sont apparus en France que vers 1950...

Après la séance de chant notre journée scolaire se poursuivait par le dessin d'une frise coloriée et l'inscription du jour et de la date. Nous avions droit ensuite au cours d'Instruction Civique pendant lequel on nous apprenait les devoirs et les droits du Citoyen. Ce cours était suivi d'une leçon de morale où l'accent

était mis sur l'importance du respect des aînés, de la politesse, de la camaraderie, de l'entraide etc....A dix heures sonnait la récréation d'un quart d'heure pendant laquelle on jouait aux billes, aux pignons ou aux osselets.

Aux osselets ?

Oui, c'était un jeu d'adresse et de dextérité qui se pratiquait avec les petits os de pieds de mouton que nos parents mettaient de côté et que l'on teintait avec de l'encre rouge ou violette. Le jeu qui se pratiquait avec cinq osselets consistait à en lancer un en l'air et à parvenir à en ramasser un autre avant que le premier ne retombe. A la fin, il fallait lancer les cinq en l'air et arriver à en rattraper le maximum en équilibre sur le dessus de la main. C'était un jeu très ancien qui remonte à l'antiquité.

Papy, et les pignons, qu'est ce que c'était ?

C'était un jeu qui se pratiquait avec des noyaux de cerises que l'on teintait également avec de l'encre .Il s'agissait de lancer un pignon en essayant de faire tomber un noyau en équilibre sur trois autres. A chaque tentative malheureuse, le banquier récupérait le noyau lancé. Nous jouions aussi, au jeu de la baraque. Dans une boîte de chaussures ou de sucre, on pratiquait des ouvertures qu'il fallait atteindre avec des noyaux. Plus l'ouverture était étroite plus le gain était important.

Nous emportions dans nos cartables de petits sacs de toile, souvent confectionnés par nos mamans avec de vieux mouchoirs à carreaux renfermant tous nos trésors : billes, osselets et pignons.

Après la récréation et jusqu'à onze heures et demie, nous avions un cours de calcul et d'arithmétique. Nous passions à tour de rôle au tableau où chacun devait pouvoir réciter les tables de multiplication, faire les quatre opérations et résoudre un problème plus ou moins ardu selon l'avancement de ses connaissances.

Tu savais faire les multiplications et les divisions sans calculatrice ???... ???... ???...

Bien sûr ! Que nous savions ! Même avec des décimales, et les calculatrices n'existaient pas encore.

C'est quoi les décimales ?

Ce sont les chiffres placés après la virgule. On ne t'a pas encore appris ? Je te montrerai.

A midi, je mangeais à la cantine.

Papy, tu étais obligé de manger à la cantine ?

Non, pas obligé, mais comme à la maison il y avait peu à manger à cause des restrictions, à la cantine nous étions certains d'avoir un repas assuré, même si tout ce qu'on nous servait n'avait pas beaucoup de goût à cause du manque de matières grasses. Les jours de rutabagas, je rentrais à la maison avec encore la faim au ventre...

Des quoi ? Des rutabagas ?

Non ! Des rutabagas ! C'est un légume, entre le navet et la betterave fourragère qu'on donne généralement au bétail.

Bahhh !...

Eh oui ! Mon petit ! Mais il n'y avait rien d'autre, même les pommes de terre étaient devenues un luxe et elles étaient rationnées. Nos parents devaient faire des heures de queue pour pouvoir en obtenir un kilo avec nos tickets de ravitaillement, tout en étant obligés d'acheter aussi un kilo de rutabagas et un kilo de topinambours. Les légumes qu'on nous servait étaient soit des rutabagas soit des topinambours .

Des topis...n'.en quoi ??

Des topinambours. C'est un légume très biscornu qui ressemble à la pomme de terre en moins bon, et qui lui aussi est normalement destiné au bétail.

C'est drôle, papy, tous ces légumes ils avaient des noms bizarres !

Tu l'as dit mon garçon ! Il n'y avait pas que leur nom qui était bizarre ! Leur goût l'était lui aussi, crois-moi, mais c'était ça ou rien ...

Je me souviens que pour moi, le moment le plus pénible, c'était quand on nous servait la soupe, surtout quand elle avait été faite avec les fanes et trognons de choux-fleurs de la veille, ce qui lui conférait une odeur aigrelette et une apparence d'eau de vaisselle qui m'écœurant. Comme j'avais faim, je l'ingurgitais quand même, en me pinçant les narines heureusement secondées par mon imagination qui transformait le brouet en jus de rôti ou en crème caramel !

Certains jours fastes notre repas s'agrémentait de « Gigot Pétain ». C'était des aubergines bouillies piquées d'une gousse d'ail, pour en relever le goût...

Dans la matinée, nous avions droit à une distribution de bonbons vitaminés. Ah ! Ces pastilles roses au goût acidulé parfumées à la framboise, je les adorais ! et j'avais par chance un copain qui ne supportait pas leur goût et me donnait sa ration que je lui échangeais contre un biscuit à la caséine que l'on nous distribuait à quatre heures au moment du goûter : deux jusqu'à douze ans et quatre au-delà. On nous donnait également à boire un verre de lait écrémé en poudre, qui n'avait pas trop de goût. De temps en temps, mais rarement, on nous distribuait aussi des bananes séchées que j'aimais beaucoup.

.L'après-midi, qu'est-ce que vous faisiez ?

Nos après-midi étaient réservés à l'enseignement du français : grammaire, orthographe, conjugaisons, suivies d'une dictée et

d'une explication de texte. Une fois par semaine nous faisons une rédaction à partir d'un sujet donné. Ces jours-là, je n'aurais pas donné ma place pour un empire...C'était mes jours préférés parce que j'obtenais toujours de bonnes notes. Je lisais beaucoup et tous les sujets me semblaient faciles.

Certains jours étaient réservés rituellement à l'histoire et la géographie que nous apprenions sur ces cartes grand format accrochées au mur par deux œillets métalliques et sur lesquelles les départements portaient leur nom. On habitait dans le Var et pas dans le 83 comme aujourd'hui ou pire... dans le huit trois...

Et pour chaque département on apprenait les chefs-lieux.

C'était quoi les « chefyeux » ?

Les chefs-lieux ce sont les principales villes du département.

Ainsi pour nous, le Var, c'est Toulon.

Au verso de cette carte, seuls figuraient les départements sans leur nom. Notre maître nous en désignait un de sa règle et nous devions citer son nom et son chef-lieu.

Je me souviens que j'avais été très étonné que Paris soit situé si au nord. Dans mon idée la capitale de la France aurait du se trouver au centre et son département être le plus grand de tous les autres !

Lorsque nous le méritions, notre instituteur, nous infligeait des punitions corporelles, telles que mises au piquet les mains sur la tête, coups de règle sur les doigts ou sur les fesses. Il savait aussi nous tirer les oreilles en les tordant ou nous tirer les cheveux sur les tempes, ce qui faisait très mal et était donc très dissuasif. Dans les cas extrêmes, notre maître nous faisait porter « le bonnet d'âne. C'était une coiffe réalisée en feutre, dotée de deux grandes oreilles d'âne, dressées. L'élève qui en était affublé devenait la risée de la classe et les rires moqueurs de ses camarades résonnaient après encore longtemps dans sa tête.

Dis, Papy, ton maître, il était méchant alors ?

Mais non ! Pas du tout ! il était sévère et nous apprenait la discipline, c'était à nous de la respecter, sinon on était puni. On le craignait, mais on l'aimait bien et quand il est parti en retraite on pleurait tous et lui encore plus que nous, en découvrant le cadeau que nous lui avions offert : une superbe pipe de Cogolin en racine de bruyère représentant une tête de patriarche à la longue barbe.

Un autre genre de punition consistait à nous faire copier »des lignes » :

Vous me copierez cent fois :

»Je ne dois pas bavarder pendant la classe »

Punition à faire à la maison, en plus des devoirs du soir, ou selon le contexte à faire en retenue pendant que les autres étaient en récréation. Tu sais, en réalité, la véritable punition était d'entendre les autres, rire et jouer dans la cour, pendant qu'on copiait des lignes...

Alors, quand tu étais petit, tu n'avais pas le droit de parler ?

Eh non ! Nous n'avions pas le droit de parler, sous peine d'être punis. Nous ne pouvions parler que quand l'instituteur nous interrogeait et si nous voulions poser une question, il fallait lever le doigt et attendre qu'il nous donne la parole.

En ce qui concerne les lignes, je suis encore en admiration devant l'invention (due certainement à un enfant astucieux et qui devait être souvent puni) qui consistait en un porte-plume muni de deux plumes superposées permettant d'écrire deux lignes simultanément. Tricheur né, lorsque j'étais puni de cent lignes, j'étais content de savoir que je n'aurais à en écrire que cinquante ! Cette petite vengeance me faisait jubiler. J'avais bien essayé d'améliorer le procédé avec trois plumes, mais ce système n'était pas fiable et l'écriture tremblée devenait de ce fait suspecte. En raisonnant par l'absurde, je me disais que si on pouvait obtenir cent lignes en n'en écrivant que cinquante, il aurait suffi de multiplier le nombre de plumes, jusqu'à avoir fini avant même de commencer !...

C'était tellement irréaliste que je m'embrouillais dans mes calculs, être obligé de multiplier pour diviser me laissait perplexe ...

Papy, tu en as copié beaucoup des lignes, et tu étais obligé de les compter jusqu'à cent ???

Oh, Oui, j'en ai copié beaucoup des lignes ! Même avec mon système à deux plumes, mais j'avais vite fait de les compter puisque je savais que mes cahiers comportaient vingt deux lignes par page.

C'était quoi l'absurde ?

L'absurde, c'est un système de raisonnement qui est contraire au bon sens. Si tu prends l'exemple que je cite, il faudrait un nombre important de plumes pour arriver à finir avant de commencer, ce qui dans la pratique est impossible à réaliser.

Pour récompenser notre bonne conduite ou nos bonnes notes, notre maître nous distribuait des bons points concrétisés par des jetons en carton ou des images qu'il nous reprenait si notre comportement n'était pas satisfaisant ou n'était pas ce qu'il attendait de nous. Il me semble me souvenir que notre maître nous échangeait cinq bons points, contre une image. Dans ce domaine le fait que mes souvenirs soient plus flous signifie sans doute que je n'en ai pas souvent reçus !

Pourquoi ton maître, il ne te donnait pas des bons points ?

Tout simplement parce que je ne les méritais pas ou que je n'avais pas suffisamment de bonnes notes.

Papy, quels conseils tu peux me donner, qu'est-ce qu'il faut que je fasse pour être un bon élève ?

Mon petit, pour être un bon élève, sois curieux. Lorsque tu n'as pas compris quelque chose, pose des questions. Lorsque tu rencontres un mot que tu ne connais pas, ouvre ton dictionnaire et apprend sa signification. Si tu es courageux profite-en pour apprendre son synonyme, tu enrichiras ton vocabulaire sans beaucoup d'efforts. Lis aussi tous les grands auteurs : Victor

Hugo, Emile Zola, Alexandre Dumas, père et fils, Balzac, Chateaubriand, Daudet, Flaubert etc....

Pour te distraire lis les grands romans d'aventure de : Stevenson, Jules Vernes, R.Kipling, F.Cooper, Ed. Poequi t'aideront à développer ton imaginaire, en te faisant voyager dans le monde entier.

Ces conseils sont valables pour toutes les matières, il faut apprendre, apprendre et encore apprendre et que ce soit toujours un plaisir. Il ne faut pas mettre de limites à ta curiosité. On n'a jamais fini d'apprendre et tu verras que même sur tes vieux jours, tu apprendras toujours avec autant d'intérêt et l'impression qu'il ne va pas te rester assez de temps pour apprendre tout ce que tu voudrais encore connaître...

De la sorte, tu vas te cultiver et emmagasiner tout ce qui va t'être utile pour tes études et ta future vie de citoyen.

Papy, les carnets de notes, ça existait déjà ?

Mais oui, bien sûr !

Tous les mois, notre maître procédait à un classement en fonction de notre moyenne générale et le premier de la classe avait le privilège de monter sur l'estrade et de surveiller la classe pendant les quelques minutes ou le maître devait s'absenter...On disait alors que c'était son « chouchou » ...

Solennellement, il recevait la Croix d'Honneur, médaille qu'il portait épinglée sur son sarrau pendant une semaine à l'issue de laquelle il la passait à un nouveau lauréat. Ce que j'ai pu envier ceux qui la recevaient ! J'avais l'impression qu'on les décorait de la Légion d'Honneur et je m'imaginai à leur place tremblant d'émotion, et de fierté, la gorge nouée, la larme à l'œil !

Papy, pourquoi on te la donnait pas cette médaille ?

Mais simplement parce que je n'étais pas parmi les meilleurs et que je ne la méritais pas !

Ce classement figurait sur notre carnet de notes et c'était une véritable fierté pour les parents de voir que leur enfant était premier, tous l'imaginant déjà promis aux plus hautes destinées...

A la remise du carnet de notes, le plus souvent à la fin de chaque mois, les meilleurs élèves étaient inscrits au « Tableau d'Honneur ». A l'origine, il s'agissait d'un tableau placé dans le hall d'entrée de l'école et sur lequel étaient inscrits les noms des enfants à récompenser. Plus tard, la mention « Inscrit au Tableau d'Honneur », figura sur nos carnets de notes.

Voilà, Mon petit, tu sais tout ou presque de cette époque mythique dont nous avons tous la nostalgie parce qu'elle symbolise notre jeunesse, époque où nos enseignants étaient aimés, craints et respectés et où quand ils punissaient un élève, ils n'avaient pas une horde de parents d'élèves se comportant en justiciers pour défendre de pauvres petits qu'ils ne sont pas capables d'éduquer eux-mêmes, ni de s'en faire respecter.

Papy, tu me dis toujours que tu n'étais pas trop bon élève, pourtant tu sais écrire des livres et des histoires, comment ça se fait ?

Oh !tu sais mon garçon ! Pour écrire, il n'y a pas besoin d'être intelligent, ni d'avoir été un bon élève, il suffit de laisser parler ses souvenirs et son cœur et si on a la chance d'avoir un petit fils éveillé et curieux comme toi, en plus du devoir de mémoire, tout cela devient un plaisir irremplaçable...

Au passage, j'adresse un clin d'œil à tous les Philippe septuagénaires qui doivent, en principe, leur prénom à la vénération que vouaient leurs parents à leur maréchal.